égyptienne, le premier volume de la série, couvrant les années 2005-2006. C'est donc le début d'une entreprise prometteuse pour tous les chercheurs.

Charles GUITTARD.

Archéologie. Histoire de l'art.

Alain VEYRAC, *Nîmes romaine et l'eau* (57e supplément à Gallia) : Paris, CNRS éditions, 2006, 424 pages, 225 figures, XVIII tableaux, 2 graphiques, 5 plans hors-texte.

Se fondant à la fois sur l'archéologie, sur l'étude attentive des documents d'archives et sur une parfaite connaissance de la bibliographie spécialisée, cet important ouvrage dresse, en neuf chapitres, le tableau précis et documenté de tout ce qu'on peut actuellement savoir sur la présence de l'eau dans la Nîmes gallo-romaine. Comme point de départ, l'auteur choisit naturellement de montrer le rôle, évidemment dès l'origine essentiel, des facteurs naturels et humains. Le premier chapitre situe donc la ville dans ses contextes géographiques, géologiques, climatologiques, hydrologiques, démographiques et cultuels et présente, d'un point de vue technique et historique, la résurgence et le sanctuaire de la source, ce qui conduit naturellement, dans le second chapitre, à l'étude novatrice de la source de la Fontaine, qui est certainement à l'origine du développement du site. Adoptant ensuite le schéma logique alimentation, distribution, consommation, les trois chapitres suivants recensent les ressources en eau, locales et amenées, de la ville (puits, sources urbaines et périurbaines, citernes et aqueducs), détaillent le réseau de distribution et font l'inventaire des établissements consommateurs (thermes, latrines, ateliers artisanaux) ; les solutions apportées au problème de l'évacuation occupent évidemment les quatre derniers chapitres, consacrés à l'étude du réseau de drainage et d'assainissement des quartiers d'habitation, aux aménagements hydrauliques du Forum, à la collecte des eaux pluviales et usées de l'amphithéâtre et, pour finir, à une présentation détaillée puis synthétique de la structure et du fonctionnement de l'ensemble du réseau des égouts de la Nîmes antique. Totalement exhaustif, l'exposé, toujours très clair, est complété, pour chaque section, par un historique des recherches, souvent résumé dans de minutieux tableaux de synthèse et continuellement soutenu par un ensemble éclairant et fourni de schémas, de photos, de graphiques et de plans (227 au total). L'auteur ne manque en outre jamais l'occasion d'élargir son étude en proposant, par exemple, un tableau comparatif des densités de populations dans les villes romaines, une classification des divers types de puits, une nomenclature des tuyaux de distribution d'après Vitruve et Frontin ou un recensement des grands collecteurs d'égouts du monde romain. Complété par une bibliographie sans faille, l'ouvrage d'Alain VEYRAC nous offre ainsi, non seulement une vision riche et complète de la maîtrise de l'eau dans une grande ville romaine, mais aussi une belle synthèse de nos connaissances actuelles en ce domaine.

Alain MALISSARD.

L'image antique et son interprétation, sous la direction de Françoise-Hélène Massa Pairault, : Rome, École Française de Rome, Collection de l'École Française de Rome, 371, 2006, 358 pages, illustrations dans le texte.

De 2000 à 2003 Françoise-Hélène Massa Pairault avait animé à l'École Française de Rome une série de séminaires tournant autour du thème général de l'image antique et de son interprétation. C'est ce titre d'ensemble qui a été retenu pour cet ouvrage, qui regroupe les contributions à trois de ces séminaires, pour lesquels l'organisatrice avait fait appel à la collaboration de dix-huit spécialistes italiens, français, espagnol. On peut rappeler que trois autres de ces séminaires ont fait l'objet de publication dans des numéros des *MEFRA* (en 2001 sur les images de Pompéi et des autres cités du Vésuve, en 2004 pour celles mises en jeu par l'aristocratie de la Lucanie aux ve et ive siècles av. J.-C., à partir du cas de Rocca Gloriosa, en 2005 pour les images en relief de la céramique entre le ive siècle av. et le vie siècle ap. J.-C.). Les sujets des séminaires présentés dans ce volume, chaque fois précédés d'une introduction par Françoise-Hélène Massa Pairault qui en précise les enjeux, sont la question des images transmises, pour l'époque archaïque, par la tradition littéraire (quatre contributions, consacrées à la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade*, à celle, beaucoup moins connue, du bouclier d'Héraklès dans des vers attribués à Hésiode, au cas de la « boîte » de Cypsélos, enfin au trône d'Amyclées avec ce qu'il révèle sur une iconographie spartiate disparue), celle du jeu entre abstraction et narration, à partir de formes d'art dont le langage apparaît non narratif, voire non figuratif (sept contributions portant sur la zone Daunie/Peucétie/Messapie, sur les domaines ibérique et celtique), enfin sur les images en relation avec le statut et le rôle de la femme dans les sociétés grecque, étrusque et romaine (cinq contributions). De la foisonnante richesse des exposés, nous ne pouvons signaler que quelques exemples. Tout d'abord le passionnant dialogue qui s'instaure, dans la deuxième partie, entre un cas comme celui de la peinture sur vase messapienne où une narration de type grec, et portant sur le mythe grec, s'introduit dans un art au départ purement géométrique (ce qui est assuré au moins dans le cas, garanti par la présence d'inscriptions, d'une *trozzela* de la Ny Carlsberg Glyptotek), et celui du monde celtique où les éléments figuratifs du répertoire méditerranéen sont repris et réinterprétés sur un mode uniquement formel en un langage que A. Rapin rapproche suggestivement de celui d'une composition musicale). Ou bien l'étude à la fois riche de perspectives et prudente que F. Colvicchi fait de l'irritant problème de la présence de strigiles dans les tombes de femmes et de miroirs dans les tombes d'hommes, avec les réponses, certainement diverses qu'on peut lui apporter, allant de simples raisons pratiques (les femmes ont dû se servir de strigiles pour leur toilette) à de valeurs symboliques, consciemment assumées, proclamant la maîtrise des vertus de l'autre sexe dans un contexte matrimonial. Ou encore la constatation, faite par N. Lubtchanski à propos de la tombe du Baron, qu'une lecture en fonction du contexte immédiat (représentation de la défunte) et une lecture symbolique et mythique (références à Dionysos et ses amours féminines à la légende de Marpessa) peuvent se superposer — remarque qu'on peut appliquer à d'autres cas dans l'art étrusque (p. ex. l'oenochoè de la Tragliatella, avec la double valeur, à la fois comme rite de passage pour les personnages dont le nom est indiqué et comme représentation du mythe de Thésée, que semblent recouvrir ses images). Ces exemples suffisent en tout cas à montrer l'intérêt de l'ouvrage.

Dominique Briquel.

Maria-Pia Darblade-Audouin, Le *Nouvel Espérandieu*, tome II, *Recueil Général des sculptures sur pierre de la Gaule*, *Lyon* : Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2006, 22,2 × 28 cm, xlix-213 pages (plus de 513 notices), 204 planches en noir et blanc.

Après son tome I, consacré à Vienne (voir notre compte rendu dans la *REL*, 82, 2004 (2005), p. 410-413), le *Nouvel Espérandieu*, publié sous la direction d'Henri Lavagne, vient de voir paraître son tome II, cependant que plusieurs autres volumes en sont à des stades proches de l'achèvement.

Outre les notices et les planches de photographies, le livre propose une préface de Jean Leclant, suivie d'une note explicative rédigée par Henri Lavagne, qui précise pour commencer qu'à la différence du volume précédent, celui-ci regroupe des œuvres dont beaucoup restent « sans provenance précise assurée », Il existe toutefois une assez forte probabilité, estime l'auteur, que leur origine soit le plus souvent lyonnaise, et qu'elles proviennent de fouilles anciennes ou clandestines. En outre, certaines pièces, issues de collections privées, laissent soupçonner des achats effectués en Italie. Aussi annonce-t-il qu'il a été choisi de mettre à part des œuvres ou fragments venus de régions extérieures à la Gaule, de ne pas accueillir les sculptures originaires de l'Égypte romaine du Musée Saint-Pierre, de regrouper à part des œuvres d'une antiquité douteuse, et de se borner à signaler en annexe une quarantaine de sculptures gallo-romaines, connues pour provenir de Narbonnaise : des notices détaillées leur seront consacrées dans les volumes correspondant à leurs lieux d'origine. Tout laisse penser que les mêmes questions se poseront peu ou prou pour chaque volume à venir, et que les choix effectués dans celui-ci prendront valeur de règle.

Dans les pages suivantes, Maria-Pia Darblade-Audoin présente un historique de la redécouverte, des acquisitions et des restaurations des sculptures antiques à Lyon, des publications les concernant, et des fouilles ayant été effectuées dans la ville. La redécouverte des antiquités locales commence à Lyon, comme ailleurs, au xvi^e^ siècle. Le premier événement fut la mise au jour, en 1528, des Tables Claudiennes, reproduisant un discours impérial prononcé en 48 sur l'intégration de Gaulois au Sénat de Rome, texte important sur la politique de Claude, et spécialement précieux pour les latinistes en ce qu'il leur permet d'apprécier la relation du discours par Tacite, dans ses *Annales*, XI, 24. Peu après, Pierre Sala, historien et poète, acheta sur la colline de Fourvière une propriété dont le sol lui fournit les éléments d'une collection d'antiquités et d'autre part un nom, l'Antiquaille, pour la résidence qu'il y fit bâtir. Parmi les figures de l'archéologie lyonnaise à l'époque de la Renaissance, se détache l'Italien G. Syméoni, et son livre, *L'origine e le antichità di Lione*, document essentiel sur l'état des connaissances archéologiques en son temps. Le xvii^e^ siècle est dominé par la personnalité de J. Spon, auteur de plusieurs ouvrages sur la ville et premier utilisateur du mot *archéologie*. D'autres grands noms émaillent les siècles suivants, jusqu'à notre époque : pour n'en citer que certains, Fr. Artaud, A. Comarmond, A. Allmer, G. de Montauzan, Ph. Fabia, A. Audin, et P. Wuilleumier, savant bien connu des latinistes.

Maria-Pia Darblade-Audoin poursuit son exposé en présentant la localisation des principaux édifices antiques dans la topographie lyonnaise. On distinguera ici leur insertion dans la ville actuelle et leur situation par rapport à la colonie antique. Ainsi le sanctuaire fédéral du culte impérial, l'*ara inter confluentes*, dont les vestiges se situent dans le quartier de la Croix-Rousse, ne se dressait pas dans la colonie, mais dans un *vicus* du nom de *Condate* qui s'étendait en face d'elle, comme l'indique Strabon, IV, 3, 2, à la différence du théâtre et de l'odéon (dont la construction vient d'être datée du règne d'Hadrien par P. Gros), ces trois

ensembles se trouvant néanmoins unis par leur rôle commun de « gros pourvoyeurs de sculptures ». Quelques lignes sont en outre consacrées au domaine privé comme source de sculptures, avec les *domus* (mais pourquoi les avoir appelées des *villae* urbaines ? n'était-ce pas plutôt, à en croire les auteurs antiques et les données archéologiques, les *villae* résidentielles de la campagne qui étaient des *domus* rurales ?) et les nécropoles, dont celle de Trion, la plus riche, donc la plus susceptible d'avoir possédé des œuvres de qualité. M.-P. Darblade-Audoin aborde ensuite le sujet des ateliers locaux, dont on pense habituellement qu'ils ont été précédés à l'époque augustéenne par un hypothétique atelier itinérant, supposé à partir d'une parenté de style avec la statuaire contemporaine de Glanum : ne serait-il pas possible aussi d'envisager, plus simplement, une formation dans le Midi d'apprentis lyonnais revenus ensuite chez eux, où les appelait une forte demande ? Il nous semble que M.-P. Darblade-Audoin a raison de garder ses distances avec cette supposition. D'autres centres de production se laissent heureusement mieux discerner : l'un d'eux produisait des stèles funéraires dans le quartier de la Croix-Rousse, un autre, non localisé, aurait été actif sous Domitien ; on suppose l'existence d'un troisième, ou d'un groupe de sculpteurs, d'origine grecque (de Thasos peut-être), à partir de la parenté offerte par un certain nombre de pièces, remarquables par leur style archaïsant, et datées des débuts du IIe siècle. L'auteur, notant dans son *corpus* d'œuvres et de fragments la présence de maintes restaurations dès l'Antiquité, et de bien des copies d'œuvres classiques, y voit très justement les preuves de la présence à *Lugdunum* d'artistes et d'artisans de haut niveau. M.-P. Darblade-Audoin termine par l'énonciation d'une réalité qui trouve dans le volume un reflet très visible, remarqué dès notre premier contact avec sa partie iconographique : la grande rareté des pièces de facture gauloise et la presque exclusivité de l'inspiration et du style gréco-romains, traduction dans l'art de la nature coloniale de la ville et de sa population variée, et ajouterions-nous, de la faible intégration de cette dernière dans le monde indigène. À son tour, Hugues Savay-Guerraz contribue à l'ouvrage par un exposé sur les roches calcaires dans la sculpture de Lyon. La ville en a utilisé, simultanément ou successivement, différents gisements pour sa monumentalisation et sa sculpture, et une connaissance désormais approfondie de ses approvisionnements apporte une contribution souvent décisive à toute recherche sur l'origine des œuvres et à leur localisation chronologique, et permet aussi de déceler la provenance extérieure de certaines pièces.

Puis vient le catalogue lui-même, c'est-à-dire les cinq cent treize notices, classées de la manière qui suit : les sculptures en rapport avec la mythologie, les portraits, les fragments de personnages non identifiés, les sarcophages et les monuments funéraires, les reliefs cultuels et le décor triomphal, les éléments d'architecture figurés, les sculptures relevant de l'art animalier, et pour finir trois regroupements : les pièces de provenance inconnue ayant appartenu au Cabinet de la Ville ou à des collections lyonnaises, celles de provenances étrangères, les *dubia* et *incerta*. Une annexe en ajoute trente-sept, traitant d'œuvres connues seulement par des mentions d'archives, et une seconde en rassemble trente-neuf, concernant des sculptures découvertes hors du territoire colonial de Lyon. On trouve ensuite une bibliographie, une table de concordance, un index, deux cartes, l'une de *Lugdunum* et de sa proximité, l'autre du Lyon actuel avec les sites des découvertes, et enfin les planches. Cependant, malgré le nombre élevé de ces notices et de ces planches, il semble que nous soyons loin de ce qu'une ville de l'importance de *Lugdunum*, et qu'un sanctuaire comme celui de *Condate* auraient laissé espérer. Il faut bien sûr faire la part de ce que les remplois et les fours à chaux ont absorbé, mais la vraisemblance porte à croire — et à espérer — que le sous-sol lyonnais renferme

encore de multiples sculptures que l'avenir verra revenir au jour, et qu'il faudra intégrer au *Nouvel Espérandieu*, sans doute sous la forme de suppléments au volume qui fait l'objet de cette recension.

Les notices, construites sur le schéma mis au point pour le premier volume, se montrent détaillées mais sans longueur excessive. L'information y abonde, avec des analyses fines, des rapprochements suggestifs, et des datations prudentes. Quant aux planches, en noir et blanc, au nombre de deux cent quatre, qui concourent pour près de la moitié à l'épaisseur du livre, elle renferment cinq cent vingt-quatre photographies et soutiennent par leur haute qualité la comparaison avec celles du volume sur Vienne. Mais à la différence avec ce dernier, la plupart des œuvres, il faut le reconnaître, ne sont que des fragments, où cependant le spécialiste décèlera souvent la maîtrise et le talent du sculpteur. Parmi elles, nous signalerons les pièces qui ont le plus retenu notre attention : les deux bas-reliefs, bien conservés, représentant le groupe des trois *matronae* de la religion gauloise (061 et 062), principaux représentants de l'art indigène dans le volume, et celui, endommagé, figurant Mercure et Maia (063) selon une exécution naïve ; dans un autre registre, nous avons particulièrement remarqué un buste identifié comme le portrait de L. Munatius Plancus, le fondateur de la colonie, aux traits contractés et à la mine soucieuse (071) ; un autre portrait, celui d'un personnage encore jeune, à la barbe presque rase et dont la coiffure masque la calvitie : son visage marqué de rides d'expression exprime une autorité réfléchie qui le fait interpréter comme un haut fonctionnaire ou un magistrat de rang élevé (072). On signalera aussi, parmi les reliefs de sarcophages, un triomphe de Bacchus organisé autour de Pan en position centrale, montrant sur le char, à gauche, le dieu avec un visage presque féminin et, à droite, deux prisonniers indiens sur un éléphant, des animaux exotiques, plus un Héraklès ivre (238) ; sur les flancs d'une *lènos*, une mise en scène complexe de l'union de Dionysos et d'Ariane (239). Les archéologues retrouveront plus loin une pièce qui leur est familière, la borne de la fontaine au Cyclope, porteuse d'une dédicace à Claude (388). On citera enfin une belle tête féminine, peut-être une Vénus, copie d'une œuvre hellénistique (436).

Il faut saluer le travail accompli ici par Maria-Pia Darblade-Audoin, d'autant plus méritoire qu'il a dû s'effectuer bien souvent sur des fragments pour certains bien ingrats, mais qui ont fait l'objet du même soin que les pièces les plus prestigieuses. Il en résulte un volume à la personnalité très différente du précédent par la nature, les caractères et l'état des œuvres qu'il présente, mais qui se hausse au même niveau de qualité et de valeur scientifique, ce qui comblera les chercheurs, et fait bien augurer de la suite de la série.

Robert Bedon.

T. Gesztelyi, G. Rácz, *Antik gemmapecsétek a középkori Magyarországon. Antike Gemmensiegel im mittetalterlichen Ungarn*, AGAQA, XIX : Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó, 2006, 198 pages.

Après avoir publié une partie des collections de glyptique romaine de l'actuelle Hongrie, T. Gesztelyi, associé ici avec G. Rácz, examine des sceaux, sur papier ou quelques uns sur parchemin, marquant des manuscrits datant de la fin du Moyen Âge, provenant de diverses régions de Hongrie.

Même si depuis longtemps divers auteurs se sont intéressés aux documents d'archives pour l'histoire de leur pays, bien sûr, mais aussi pour les sceaux eux-mêmes, l'ouvrage entre bien dans le courant actuel des études de glyptique : après

les pièces trouvées en milieu romain, les chercheurs étudient les pierres réutilisées pour orner des reliquaires ou pour imprimer des sceaux (p. 5-6, 9-12). Ici, le premier document date de 1195, le plus récent de 1526. La plus grande quantité des sceaux concerne les vingt dernières années du XV^e^ siècle et le début du XVI^e^, dans une période troublée de l'histoire de cette région. La recherche intéresse la Hongrie, avec deux zones plus riches, la ville de Budapest et le sud-ouest, la Slavonie, le long de la route commerciale de l'Adriatique à la Pologne (p. 41-42, carte : p. 154-155).

L'ouvrage est divisé en deux parties : l'introduction (p. 5-64) traitant des divers problèmes posés par ce type de matériel, avec une bibliographie (p. 65-68, énumérant les titres habituels des ouvrages de glyptique et des études plus spécifiques à la Hongrie), ensuite le catalogue et les index (p. 150-155, table de concordance entre les numéros des archives et ceux de l'ouvrage, liste des propriétaires des sceaux, carte), les planches (p. 156-195) et la table des matières. Le catalogue (p. 69-195) examine 147 sceaux, ce qui est un chiffre relativement restreint, dû aux conditions difficiles d'accès aux archives (p. 19). Ces sceaux sont présentés par ordre chronologique et la notice de chaque numéro indique la date, le nom de signataire et sa fonction, la provenance des archives, la nature du texte, la présentation matérielle de l'archive, la description du motif (avec les publications antérieures et les comparaisons concernant le motif), des éléments historiques et bibliographiques sur le ou les signataires (puisque quelques textes sont scellés par plusieurs personnes, n° 12, 25-30, pl. 65, 100-102, etc).

Pour ceux qui étudient la glyptique antique, les planches sont les pages les plus attirantes car les auteurs ont pu trouver pour une grande partie des sceaux l'équivalent (ou presque) entre le motif moulé et une pierre connue, même si quelques exemples sont moins convaincants (n° 76, 81, 92 par exemple). Si l'usage de motifs comme le lion (n° 12), le scorpion (n° 14) ou le corbeau (n° 13) ne nous surprend pas, on voit aussi des motifs plus « typés », le satyre dansant (n° 37), Œdipe (n° 39), sans parler de représentation de divinités romaines, Minerve, Amour, Apollon, etc. Les intailles (p. 22-38) sont païennes (sauf quelques exemples chrétiens, n° 136, 142) datées essentiellement de la seconde moitié du II^e^ siècle et du début du III^e^ siècle près J.-C., période de la plus grande occupation des Romains sur le Moyen Danube. Quelques fouilles de sites du XVIe siècle (p. 16-17) ont prouvé la fabrication d'intailles sur les modèles antiques (p. 44-50, les pièces antiquisantes). La vogue des intailles d'origine romaine s'explique ici comme ailleurs parce que ces pièces symbolisent la puissance (p. 5), et l'on constate cet intérêt porté aux gemmes antiques même chez des gens simples (p. 22-23). Les liens existant entre les certains souverains de Hongrie comme Matyas ou des diplomates et des membres du haut clergé avec l'Italie et en particulier le cardinal Gonzague amplifient cette mode (p. 57-58). Les auteurs font remarquer, p. 41, que la répartition des différents thèmes préférés sur les sceaux (Amour, satyre, Minerve) ne correspond pas à celle fournie par les fouilles de la Pannonie romaine (Jupiter, Mercure, Victoire, aigle) ; mais l'origine des pierres ayant servi de sceau est difficile à prouver, d'autant plus que les motifs étaient les mêmes dans tout l'Empire romain. Certaines personnes ont été en liaison avec l'Italie (n° 13, 65, 139) ou la Dalmatie (n° 24), sinon la Terre Sainte (p. 13), régions riches en trouvailles d'époque romaine et la mobilité des nobles et des ecclésiastiques semble grande (p. 39).

On peut se demander naturellement quelles étaient les raisons qui ont conduit les propriétaires des bagues-sceaux à choisir un motif donné, et même, s'il y a pour eux possibilité de choix. La nature des documents pourrait nous donner quelques explications, en faisant apparaître les problèmes juridiques de telle ou telle personne. Mais ces documents (nn° 66, 71, 78, etc. : reçus de quittance, n° 98 : hypo-

thèque, nn° 92, 141 : testaments, n° 117 : procès, n° 49, 50, 64, 65, etc. : lettres) sont souvent de nature privée et ces seules mentions ne suffisent pas pour comprendre la personnalité de ces hommes ou ces femmes, et donc le choix d'un motif. D'autres documents sont officiels liés à des personnages importants comme les souverains (n° 1 à 4, 136.1291), des ecclésiastiques de haut rang qui, depuis le IXe siècle, ont le droit d'utiliser des sceaux, des hommes de la noblesse (p. 10, 15, 18), mais aussi des circonscriptions administratives qui ont leur propre sceau après 1550 (p. 12). Quelques individus peuvent être remarqués, une femme de châtelain (n° 49 : Mercure), une veuve (n° 71 : *Fortuna*), un prieur humaniste (?) (n° 31 : Néréide sur un hippocampe) ; un est italien (n° 139.29 : divinité proche de *Fortuna*), un autre est étudiant à Padoue (n° 65 : muse). Si la muse convient bien au jeune Hongrois, que penser du perroquet pour un vicaire papal (n° 13) ; on ne peut pas toujours faire le lien entre un motif donné et son possesseur : un cavalier (n° 114) pour un chef de cavalerie (p. 23), une tête casquée pour un roi (n° 4), un noble (n° 35), un prieur (n° 22) (p. 24), des figures armées comme Achille ou Thésée sur les sceaux de nobles ou de chanoines. Certains motifs ont dû connaître une réinterprétation chrétienne (p. 7, 37) : l'image d'Isis allaitant Horus (n° 109) a dû être considérée par son propriétaire, un évêque, comme celle de la Vierge et l'Enfant.

L'ouvrage de T. Gesztelyi et G. Rácz met en évidence la double orientation de cette recherche sur la réutilisation des gemmes romaines dans l'Europe du Moyen Âge, un versant médiéval avec la localisation géographique et temporelle des sceaux, la sociologie de leurs propriétaires, les rapports entre les blasons et les sceaux, et un versant antique, étude en « négatif » des pierres-sceaux du monde romain. Même si les auteurs ne peuvent résoudre toutes questions qui viennent à l'esprit, leur mérite est grand de nous montrer un aspect encore trop méconnu de la glyptique.

Hélène Guiraud.

Épigraphie. Numismatique.

J.-M. Lassère, *Manuel d'épigraphie romaine* : Paris, Picard, 2005, 2 vol., 1167 pages.

Ce manuel propose une ample réflexion sur l'épigraphie d'époque romaine. Si les inscriptions latines y sont les plus nombreuses, les inscriptions grecques des provinces orientales ne sont pas oubliées. Après une introduction développée qui définit le domaine de l'épigraphie et présente l'histoire de la discipline et les méthodes de l'épigraphiste, la documentation est divisée en trois grandes parties : l'individu (dénomination, statut, vie privée), la cité (ses institutions, ses activités), l'État (rouages politiques et administratifs, activité législative, l'armée, la religion). Ce choix d'historien permet d'aborder tous les types d'inscriptions connus. L'exposé didactique prend appui sur plus de 500 documents épigraphiques, restitués, développés, traduits et commentés. Sont présentés en annexe les fastes consulaires, la titulature des empereurs de « César » à Justinien, la liste alphabétique des procuratèles équestres, les fonctions administratives des affranchis impériaux, un lexique des termes institutionnels grecs, les principales abréviations, les chiffres et les principales mesures. Des *indices* détaillés facilitent la consultation. L'ouvrage destiné modestement par son auteur aux étudiants de licence et de master est un